

Revue de Presse

Adrian Norvid

Septembre 2011

Sommaire

1. Presse écrite	3
<i>Le Devoir</i> , 17 avril 2011	4
<i>Le Voir</i> , 15 avril 2010	5
<i>Le Devoir</i> , 10-11 avril 2010	6
<i>Le Devoir</i> , 27-28 mars 2010	7
<i>Voir</i> , 25 mars 2010.....	8
<i>Border Crossing</i> , septembre 2008.....	9
<i>Ici</i> , août 2008	10
<i>Voir</i> , décembre 2006.....	11
<i>La Presse</i> , mars 2006.....	12
2. Médias sur internet.....	14
<i>Canada art connect</i> , 21 avril 2011.....	15
<i>La Presse</i> , 16 avril 2010	17
<i>Canadian Art online</i> , 11 mars 2010.....	18
<i>Art Review Magazine</i> , 3 septembre 2008	20
3. Blogues	21
<i>Akimblog</i> , 13 décembre 2006	22
<i>Countessdiaries</i> , 26 avril 2010.....	23
<i>Un Show de Mot'arts</i> , 25 mars 2010.....	24
<i>Inside the frozen Mammoth</i> , 1 mars 2010	26
<i>Akimblog</i> , 13 décembre 2006	27

1. Presse écrite

JEUDI 14 AVRIL 2011

LE DEVOIR.com

Libre de penser

[Accueil](#) > [Culture](#) > [Arts visuels](#) > [Art contemporain - La foire Papier, grand format](#)

Art contemporain - La foire Papier, grand format

Jérôme Delgado 13 avril 2011 Arts visuels

Quelque 10 000 visiteurs sont attendus d'ici dimanche à la foire Papier, l'événement annuel de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) consacré aux œuvres sur papier: dessin, estampe, photographie, etc. C'est sous un chapiteau installé au cœur du Quartier des spectacles, à deux pas du Devoir rue De Bleury, que se tient cet événement où les collectionneurs peuvent faire des trouvailles vraiment intéressantes.

Loin de l'intimité du Westmount Square qui a vu naître la foire en 2007, celle-ci entame demain sa plus grande entreprise de séduction à ce jour. La foire est plus grande que jamais: 38 kiosques cette année, soit plus du double par rapport aux premières éditions.

Plus de qualité aussi: de gros noms d'ici se sont ajoutés, dont les galeries René Blouin,

Roger Bellemare et Graff, ainsi qu'une prestigieuse délégation venue de Toronto, avec la Paul Petro Contemporary Art, la Susan Hobbs Gallery et la Jessica Bradley Art + Projects.

«Depuis l'an dernier, nous avons noté la croissance de Papier», dit Jessica Bradley pour expliquer sa venue à Montréal. Elle se réjouit d'ailleurs de voir que «parmi les meilleures galeries de Montréal, celles avec qui on partage des affinités viennent aussi de se joindre à la foire».

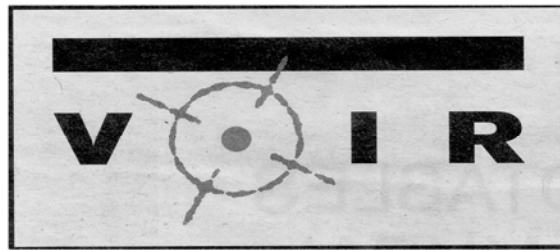
De 2500 à 3000 visiteurs attirés lors des éditions 2007 et 2008, la foire en a accueilli plus de 7000 l'an passé, alors que l'événement se tenait dans une caserne militaire. Un vrai succès qui a entraîné la nécessité de trouver pour cette année un espace beaucoup plus vaste.

Même des Goya

La foire compte attirer au moins 10 000 visiteurs en s'établissant au cœur du Quartier des spectacles. «Nous tenions à rester au centre-ville de Montréal. Nous avons visité de nombreux lieux, mais peu étaient assez grands et tous représentaient de grands défis techniques et financiers», dit Jean-François Bélisle, directeur de l'AGAC.

«L'idée d'une structure adaptée à nos besoins, située exactement où l'on veut, s'est rapidement imposée, poursuit-il. J'en ai parlé aux gens du Quartier des spectacles et ils en ont été emballés. Ce type de structure pour les foires est très commun hors Canada (Frieze à Londres, certaines foires de Miami, New York, Paris, etc.). On n'invente pas la roue, mais on importe à Montréal une solution qui a déjà fait ses preuves.» Le pari d'une telle visibilité comporte cependant une prise de risque financier.

Parmi les choses à voir, notons les présentations sur un mode tournant par la galerie Joyce Yahouda, qui affichera vendredi les dessins de Massimo Guerrera, samedi ceux d'Adrian Norvid et dimanche les photos de Milutin Gubash. Les montages sculptés de Raphaëlle de Groot seront exposés, parmi d'autres, au kiosque de Graff. De Toronto, l'offre sera aussi variée si l'on se fie au menu de la galerie Susan Hobbs, qui apporte des aquarelles abstraites de Patrik Howlett ou des photographies urbaines de Didier Courbot. À la table de la galerie Battat, un des plus jeunes



ARTS VISUELS

critique

DU 16 AU 18 AVRIL /

La Foire d'art contemporain de Montréal

L'art contemporain est extrêmement vivant à Montréal avec ses artistes de haut niveau, ses multiples galeries d'art et centres d'artistes... Mais les acheteurs d'ici ne suivent pas encore assez. Le public est parfois peu familier avec l'art actuel et avec les galeries d'art.

Voici une occasion de remédier à la chose: *Papier10*, la troisième Foire d'art contemporain qui aura lieu du 16 au 18 avril, permettra aux curieux de faire une tournée de la majorité des grandes galeries montréalaises réunies sous un même toit. La foire en art contemporain est un peu l'équivalent du Salon du livre. Après avoir été à la place Westmount Square, voici que cet événement s'installe plus directement au centre-ville, dans la caserne du régiment militaire Black Watch, située au 2067, rue De Bleury. Cette année, sous la direction de **Jean-François Bélisle**, il regroupe 23 galeries (au lieu de 18 en 2008) représentant plus de 150 artistes. Et il s'est trouvé un nouveau partenaire de poids: Loto-Québec.

Plusieurs nouveautés sont à signaler, centrées sur un dialogue accru avec le public. Dans le catalogue gratuit (tout comme l'entrée à l'événement), le visiteur trouvera, pour chaque galerie, une fiche expliquant une œuvre, une façon de montrer que l'art actuel peut se comprendre facilement. Des visites guidées de la Foire seront offertes et le 17 avril, entre 15 h et 18 h, des tables rondes auront lieu.

Cette foire fera-t-elle concurrence à celle de Toronto qui en est à sa 10^e édition avec une centaine de galeries de 12 pays? Chose certaine, la Foire de Montréal occupe un créneau intéressant en se spécialisant dans les œuvres sur papier dont les prix pourront séduire bien des acheteurs. www.agac.qc.ca (N. Mavrikakis)



Adrian Norvid, *Slip It Innity Lose Your Virginity (Insérez cela à l'intérieur, perdez votre virginité)*, 2009.
Une œuvre présentée par la Galerie Joyce Yahouda à la Foire Papier 2010.

15/04/2010 voirmontréal

LE DEVOIR

LE DEVOIR, LES SAMEDIS 10 ET DIMANCHES 11 AVRIL 2010

CAHIER **E**



DANSE
Wen Wei Wang explore la sensualité dans une chorégraphie audacieuse
Page E 5



CINÉMA
La Côte des images fabuleuses... qui manquent de souffle
Page E 11

CULTURE

La seule foire d'art contemporain au Québec a souvent failli basculer dans l'histoire. Annulée, repoussée, déplacée, rebaptisée, repensée. La voilà encore, selon sa plus récente formule consacrée aux œuvres sur papier — et en papier —, du dessin à la photo en passant par le collage et le découpage, l'estampe et ses multiples, la peinture même.

JÉRÔME DELGADO

L' Association des galeries d'art contemporain (AGAC) roule à plein régime. Plus qu'à Québec, au local de Belgo s'activent... cinq personnes. C'est plus que le double de ce qu'on voit en temps normal. L'AGAC, ce sont deux, voire un seul individu. Un signe qui ne trompe pas la foire, sa principale activité, ses à-côtés.

Jean-François Béllé ne peut s'empêcher de sourire. Il n'est en poste que depuis un an et, déjà, l'association qu'il dirige perlat en santé. Il faut dire que les cinq employés préparant, outre la foire, une manifestation intitulée « Shanghai, dans le cadre de l'exposition universelle qu'ouvre en mai...

« On cherche à développer. Peut-être pas jusqu'à 200 000 visiteurs, mais le double de 2008, pourquoi pas? »

... sont les mêmes depuis 15 ans. L'association compte donc sur l'aide sans projet — pour mener à bien son mandat, soit l'abord la promotion de ses 27 galeries membres, puis la stimulation du marché de l'art.

Papier10, troisième foire avec cette appellation, ne fut pas exception à la vaillante routine. Prévue à l'automne, elle a été reportée en avril pour des raisons de coïncidence — la foire de Toronto d'octobre, pour ne pas laommer. Retour à l'époque du Salon du printemps. Et retour des discours prometteurs, des rêves de grandiose.

« La cherche à développer. Peut-être pas jusqu'à 200 000 visiteurs, mais le double de 2008, pourquoi pas? », indique Jean-François Béllé. La deuxième foire Papier avait attiré 4500 visiteurs, parmi lesquels un royal d'art d'amateurs d'avisés. C'est la population non initiée qui est dans la mire.

L'éternelle obsession des publics

Si l'on s'entend désormais pour dire que le marché de l'art au Québec n'est pas si petit, on cherche toujours la solution pour réconcilier ces collectionneurs non avertis. Des gens d'un certain niveau social, que Jean-François Béllé, identifie comme étant « prêts à dépenser 2000 ou 3000 \$ pour un objet de leur goût, mais 500 \$ pour une œuvre ».

La foire est aussi un projet de médiation culturelle. Parmi les trouvailles de l'AGAC pour initier les gens à l'art, un audacieux très particulièrement est à lire, plutôt qu'à écouter. « L'adéquation, dit Béllé, c'est une image qu'on s'empare et qu'on s'adapte à notre réalité, au papier. C'est un catalogue de 50 pages, avec 24 points de chute, comme lors d'une visite guidée de musée. » « Ça a l'air fait que de partir avec ça, un fait un bout de chemin ensemble, dit-il encore. C'est une question de confiance. On a fait quelques casci à dire. Ça a besoin d'un doctorat en histoire de l'art. »

« On a encore peur du Belgo? Nous ne sommes pas tant bar sur les gens, s'exclame Pierre-François Ouellette, dont la galerie, depuis bientôt dix ans,

VOIR PAGE E 4: FOIRE



Antoni Tapies, *Dévotion*, 1984, eau-forte.

« Le papier, c'est plus intime, plus humain. Il faut s'en approcher. C'est à [notre] image. »

GALERIE JEAN-FRANÇOIS BÉLLÉ

Qui a peur de l'ART?

« On n'ouvre pas la porte aux gens, on fait un bout de chemin ensemble »



Adrian Norvid, *Slip It Innity Lose Your Virginity*, 2000, peinture vinylique Flashe sur papier.



Marcel Barbeau, *Geste 5*, 1957, encre de Chine au pinceau sur papier. Christian Bouchard, traces, plâtres, sculptures, gouaches et empâtements.

GALERIE YVES ANKUT

LE DEVOIR

E 6 LE DEVOIR, LES SAMEDI 27 ET DIMANCHE 28 MARS 2010

DE VISU

Contes pour grands enfants

ADRIAN NORVID.
WRONGO
Galerie Joyce Yahouda
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 516
Jusqu'au 17 mars

CYNTHIA GIRARD.
LE TYRAN TRITRI
Galerie La Centrale
4204, boulevard Saint-Laurent
Jusqu'au 16 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Adrian Norvid et Cynthia Girard ont tous les deux participé à la Triennale québécoise du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) en 2005 et partagent une propension pour les univers fantaisistes et éclairés. Opérant pour le papier comme surface d'inspiration à leur peinture très graphique, ils donnent à voir une imagerie empreinte de naïveté, servie à grand renfort de poésie lubrique ou de conte grivois. Là s'arrêtent les rapprochements entre Norvid et Girard, qui exposent chacun de leur côté en ce moment.

L'accrochage du travail de Norvid chez Joyce Yahouda se caractérise par le foisonnement des tableaux. Une myriade de petits et de moyens supports surchargent les murs, déclinant des motifs variés sur des fonds dénichés réclant le papier. Sels de vélo, valise, classeur, cassette, radio, entre autres, ainsi qu'une galerie de personnages inventés, ont été peints par l'artiste avec de la gouache vinylique flash, laquelle favorise l'application en aplats des couleurs et des formes simplifiées.

L'effet est unique et euphorisant. Le répertoire pop et commercial dans lequel Norvid a puisé ses motifs n'a plus d'apparence léchée. Il est irrésistiblement séduisant. L'artiste se joue aussi des marques et des logos, qu'il revisite par des jeux de mots ou des transformations inouïes. Ainsi, une tablette de chocolat lui lit, sur son étiquette «Niflora» en lieu et place de la marque connue. Dans une représentation plus ambigüe, proche des grands dessins présentés à la Triennale, le musicien Handel fait son apparition, lui qui, sorti du XVIII^e siècle, joue maintenant d'un synthétiseur moog.

Il y a aussi, dans l'espace d'exposition, des sculptures de papier colorées à la gouache, comme d'absurdes guirlandes d'ampoules électriques et des produits alimentaires, tels qu'un berlingot de lait et des goblets de liquor ou de slush qui ont été pour l'occasion monumentalisés. Tous les dessins ne sont pas d'égal intérêt dans cet accrochage chargé, mais c'est leur nombre justement qui convainc. Sorte de catalogue d'articles à vendre, ce qu'ils sont vraiment, et inventaire des motifs utilisés par l'artiste de manière compulsive, l'accrochage mime aussi la propension à accumuler les biens matériels. Mais les produits sont des papiers, des reproductions de fortune qui évoquent un marché aux illusions.

L'ensemble de l'installation se présente également comme un entrepôt en désordre où sont déposés en vrac les personnages et les accessoires habitant la fiction débrackée de Norvid, qui complète d'ailleurs l'exposition, encore ouverte pour aujourd'hui seulement, avec un conte de son cru.



volume 24 numéro 12 du 25 au 31 mars deux mille dix

C R O S S O V E R S

imagery, and she sees these visual themes as a way to both manufacture and control desire.

"Desire is very personal and pure," says Suzuki, something that should remain autonomous. By digitally enlarging her Lambda prints to a height that reaches 228.6 centimetres, Suzuki seeks to make the viewer somewhat uncomfortable with these larger-than-life figures and demonstrate that desire in fact cannot be controlled.

Suzuki, who does not consider herself a feminist but an artist interested in gender issues in contemporary Japanese society, explains that her "Seifuku" works have as much to say about female desire as they do about male desire. In the same way that men's fantasies become controlled by the enticing images in manga and anime, women too start to model themselves after these types of over-sexualized and stylized heroines in terms of body shape and clothing style. In turn this becomes linked to the economy.

The exhibition at Corkin Gallery was Suzuki's first solo show in Canada, and was easily one of the highlights of Contact, Toronto's Photography Festival. Standing in front of a giant Playboy bunny image with her own face smiling down at us, the artist speaks animatedly about European and Chinese exhibitions planned for the fall where she'll be showing to different countries a picture of Japan right now. ■

"Ryoko Suzuki: *Anihora – Seifuku*" was exhibited at Corkin Gallery in Toronto from May 3 to July 13, 2008.

Carla Harms is a writer based in Calgary. Her graduate studies in Art History focused on modern Japanese art.



VISUAL ART

The Québec Triennial
Stephen Horne

This first Québec Triennial, presented by the Museum of Contemporary Art in Montreal, has taken the bold step of focusing entirely on "emerging" artists, a move that defines the show demographically as well as geographically, being a survey that includes 38 Québec artists. The exhibition as a whole reveals the friendly approach to mass-media culture being taken by this current generation of "emergent" artists. The exhibition by way of its demographic definition (which in this epoch defines artists' practice as international) is aligned with "newness" that now means access to globalized, international markets.

There are various critical contexts that could be constructed in order to sort the show into successes and failures. One approach would be to prioritize the works that diverge from the exhibition's formalist tendency. Amongst the few that do this was *War Tourist*



by the Paris-based artist Emanuel Licha. This work juxtaposes the kind of banality that arises when descriptive language, already intrinsically repetitive, is deployed in commentaries. By repetition, they reduce situations of the utmost terror, pain or conflict to the level of flat cliché, exposing the true horror of mass media effects in consumer culture. *War Tourist* consists of five videos played continuously on five monitors with headsets for sound. Each is dedicated to visiting a particular site with a hired local guide. The sites include the museum at Auschwitz, war-damaged Sarajevo, hurricane-destroyed New Orleans, a riot-ravaged Parisian suburb and the nuclear accident scene of Chernobyl. In each case the guides' clichéd comments note really good

middle: Romeo Gongora, *André*, 2007-08, digital colour print, 198 x 120 cm. Images courtesy the Musée d'art contemporain de Montréal.

top right: Adrian Norvid, *Hermit Hamlet*, 2008, detail, vinyl gouache (Flashie) on paper, 305.5 x 508 cm. Courtesy Joyce Yahouda Gallery, Montreal. Photo: Paul Litherland.

lower right: Adad Hannal, *Aphrodite*, 2008, digital colour print, 1/3, 101.6 x 135.9 cm. Image produced with the permission of the Prado Museum, Madrid. Courtesy Pierre-François Ouellette art contemporain, Montreal.



top left: Isabelle Hayeur, *Day Loading*, 2006, inkjet print on laminated polyester, 2/5, 109 x 166 cm. Courtesy Pierre-François Ouellette art contemporain, Montréal.

lower left: Bettina Hoffmann, *Park*, 2007, detail, digital colour prints (diptych), 114,3 x 76,2 cm each.

top right: Raphaëlle de Groot, *Après Luján*, from *Tous ces visages*, 2007-08, dimensions variable. Installation: drawings (coloured pencil, felt pen and dry pastel on paper), masks (coloured pencil, felt pen, watercolour, paper, aluminium tape), Polaroid photographs, video, sound, text, presentation furniture. Photo: Pierre Charrier.

bullet holes or interesting bomb damage, houses magically washed miles by flood, or people left displaced and homeless by various sorts of destruction. Irrespective of the local language, the guide speaks English while subtitles “correct” any errors, emphasizing erosion of the local.

A second artist whose work seemed to fall outside the prevailing ethos is Romeo Gongora who presented a darkened room with a few panels leaning against walls. One at a time, a video image of a life-sized male figure emerged slowly, projected onto a dark panel. After a few moments of awkward silence, each man, dressed in an identical blue uniform, presented a re-enactment of his own speech to a judge or to his family from the jail cell holding him prisoner. The charges ranged from robbery to murder. In some cases the

communication would present protestations of innocence, while in others apologies to families or victims. The factor of re-enactment plays with the ambiguities of trust and suspicion prevailing in the prisoner’s situation and in our situations as art viewers.

Bettina Hoffmann, a third artist working with video—and I have to admit I was predominantly drawn to the video works in this exhibition—presented a perceptually challenging piece in which the subject is *ennui*, and especially that pertaining to the time of adolescence. Her four-channel video installation sets a camera in motion through still images, with the result being a strange reversal of movement and stillness, a result that tends to provoke a bodily disequilibrium in the viewer.

Jon Knowles’s *The Robert Smithson Record Collection* is an intricate piece that builds on endlessly proliferating references that somehow manage to tie back to one specific moment when the artist, by chance, encountered a family member in a hospital. Apparently a work influenced by narrative techniques derived from recent cinema and from the format of blogging, this work connects Robert Smithson and Carl Andre

with Alfred Stieglitz and Pink Floyd in a fantastic circuit of information chasing information through pop culture to high art.

Shifting attention from the artworks to the exhibition and its relationship with the cultural context of contemporary Québec reveals an ambitious and provocative project. As the curators have mentioned, this is a project that is taking some risks by questioning national culture through the forces of globalism.

What makes this important and interesting is that, first, it addresses the specificity of the venue (Québec); its title and format implies a *national* survey. Second, it is an intersection of the inevitably “political” dimension of a national survey in a globalized context, with the decision to present only the works of “emerging” artists to the exclusion of established figures. The convergence of these two factors is intriguing and has resulted in a show with strong relevance to the public debate around globalization and the internationalization of markets, and to questions of how belonging is constructed and boundaries are drawn around a specific culture. Many of the included artists have post-national CVs; that is, they are from Berlin or Taiwan but live in Québec or have Québec origins but now live in New York, London or Paris, and move between various “homes.” The focus is thrown on a stock of artists emerging not into careers within a national frame but poised with the skills and attitudes potentially ready to carry them straight into the globalized market, and their curators, gallerists and collectors with them. With this current

C R O S S O V E R S

configuration, the exhibition seems to project the perhaps productive paradox of a globalized nation, but may risk defining as redundant the community's established artists.

Strangely, although the use by artists of materials and techniques sampled from the circuits of our mass media environment is much in evidence here, the exhibition shows little interest in collaborative works or in the sort of works that literally drift in and out of quotidian space, concerns widespread in current art. There is also little evidence of any "post-studio" practice.

The installation has generously given each artist adequate space and placement, and the alignment of the various works with each other feels considered. The classic presentation emphasizes a conception of individually authored works existing in isolated harmony with their surroundings. However, as a survey of the present moment, this first Triennial is inevitably exciting, and its decisively realistic curatorial conception amplifies this. As a national survey whose inclusions in this instance demarcate a group, a commonality (emerging artists), this exhibition is boundary making while simultaneously exploring how belonging is constructed and status assigned. ■

The Québec Triennial was exhibited at the Montreal Museum of Contemporary Art from May 24 to September 7, 2008.

Stephen Horne is an artist and writer based in Montreal. Abandon Building, a selection of his writings, was published in Montreal this year by Eleven Press.

VISUAL ART

Jinny Yu

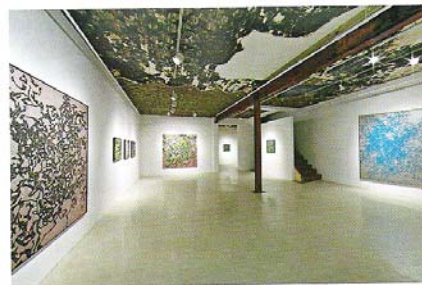
James D. Campbell

The nomadic palimpsests of Jinny Yu's new paintings sink readily into a viewer's consciousness, and with much sumptuous resonance. The works' sense of seamless embedding is second only to their liveliness and beguiling, aesthetic grace.

No formalist, Yu. She wants painting to transgress those orthodoxies and move into the lived space of the viewer. Her marks are like transit corridors, escalators and ramps that carry us into paintings' myriad microstructures, and then deliver us outside. This work pays homage to the idea of the nomadic, even as it enacts what "nomadic" means. Endlessly mutable, like identity itself, the marks in her paintings obey no boundary markers as they cross multiple borders. Each work is constructed from sheets of aluminum in six-by-six-foot squares. Between the patterned under-layer, and an anamorphic, prismatic overlay, sense is slowly accreted to the palimpsest as a whole.

Her paintings, it seems to me, are fully interpretable as rhizomatic maps. I mean "rhizome" in the sense that French thinkers Gilles Deleuze and Félix Guattari developed that concept. (The concept of the rhizome was notably appropriated by the Internet community and became the principal metaphor for the infrastructure of the World Wide Web.)

Yu's paintings are consummately restless things. They are a-centred and wholly detachable



when understood as three-dimensional maps, animated by a restless circulation of interior linear states that captivate the gaze. The signs in these paintings never stop signifying. They are forever on the prowl, subsisting stasis and taxonomy.

Perhaps Yu's closest kindred spirit in painting these days (at least in Canada) is David Blatherwick, a fellow traveller who treats painting like the Deleuzian/Guattarian construct that it can be. He is as passionate at making painting nomadic, rhizomatic, life changing, as she is.

In her work, Yu fruitfully employs very different regimes of signs that act together like industrious

top: Jinny Yu, *Story of a Global Nomad (Crazy Hokusai)*, 2007, oil on aluminium, 183 x 183 cm. Courtesy Gallery Art Mûr, Montreal.

lower: installation view at Gallery Art Mûr, Montreal, 2008. Photo: Guy L'Heureux.


ici Du 21 août au 27 août 2008 45

ARTS VISUELS

DÉBORDEMENT

Le titre de l'expo collective *Le rouge et le noir... et d'autres couleurs*, pourrait se traduire par une chronique du XXI^e siècle.

LYNE CREVIER



De fait, la chronique du XIX^e siècle *Le rouge et le noir* de Stendhal a peu à voir avec les œuvres réunies ces jours-ci à la galerie Joyce Yahouda. Toutefois, à la réflexion, celles-ci ne sont pas si étrangères à l'attitude du héros de ce roman, Julien Sorel, qui combat l'ordre social «par une lutte dissimulée mais violente» (Petit Robert 2).

Car plus que jamais, l'actualité le démontre, les artistes ne sont pas au bout de leur peine au pays harperien, où l'on vient tout juste d'abolir sept programmes de soutien aux arts...

François Morelli combine enseignement et pratique artistique, à l'instar de quantité de ses pairs d'ailleurs. Pour sa part, Morelli a fait sienne cette idée d'inclure l'Autre dans ses œuvres visant à l'échange des compétences. Ainsi, notamment à Limoges en France, il a déjà lancé un appel à tous: «Je suis à la recherche de lieux domestiques (murs, plafonds, planches...) afin de réaliser une œuvre imprimée au tampon encreur. En échange de mon travail, vous me cuisinez votre repas préféré.»

De ce travail *in situ*, des fresques-tampons signant l'espace de la maison, il en reste ici l'esprit. En effet, *Mascarade I, III, IV, V, VII, VIII* (2004), une encre de Chine sur papier, évoque les grotesques, selon les ornements fantastiques découverts au XV^e et XVI^e siècle dans les ruines des monuments antiques italiens (appelés grottes). Et que les peintres de la Renaissance s'approprièrent en leur

ajoutant des formes hybrides, parfois obscènes. Et sur le papier, force empreintes, traces et taches désignent quelque chose qui nous échappe...

Le travail touffu de Massimo Guerrera est de l'ordre de l'inépuisable. Ses dessins en particulier sont d'une richesse inouïe. «Le dessin est pour moi comme une écriture en continu... une grande ligne qui se déploie dans l'espace», nous a-t-il déjà confié.

On en a ici quelques exemples tels des dessins (retravaillés numériquement ou à l'encre) tirés du projet Darboral. Dont cet échange de baiser amoureux, où les fêtes gémellaires se présentent de manière disproportionnée par rapport aux bras étrangement filiformes. Dans cette fusion des corps, des empreintes digitales se détachent pour mieux marquer cette carte du Tendre. Telle «l'expérience d'une relation» (Georges Didi-Huberman).

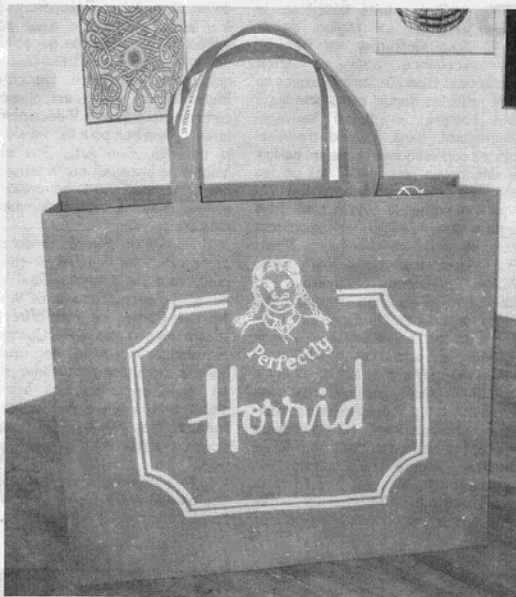
On y présente également deux de ses œuvres de 1990-1993 (rarement vues), créées à partir de matériaux mixtes. Sur d'immenses panneaux de bois, de petits personnages de céramique désarticulés et démembrés sont comme suspendus dans le vide.

Adrian Norvid, lui, en reste à la légèreté des choses. Né à Londres en 1959, il perpétue systématiquement l'humour british. Sa peinture trempe ici dans diverses époques et des milieux fort louches, du thé à la bédé. ★

À la galerie Joyce Yahouda
Jusqu'au 30 août

L'AFFAIRE EST DANS LE SAC

L'artiste **Adrian Norvid**, professeur d'art à Concordia, fait dans le sarcasme, le cynisme, le détournement de sens. Cinglant. Souvent saignant.



Une œuvre caustique d'Adrian Norvid.

Encore de l'art qui fait dans l'humour? Oui. Encore de l'art qui récupère la culture populaire et détourne l'imagerie du monde du commerce? Oui. C'est du déjà vu alors? Pourtant, non. Le travail de l'artiste **Adrian Norvid** ne manque pas d'originalité. Il sait faire dans l'humour sans tomber dans une ironie facile. Il sait reprendre des codes visuels familiers en se les appropriant d'une manière très personnelle. Il sait critiquer l'univers du commerce sans tomber dans un moralisme trop souligné.

Artiste qui fut remarqué lors du 23^e Symposium de Baie-Saint-Paul en 2005 (dont le commissaire était Gilles Daigneault), Norvid sait dérouter un code qui pourtant est bien connu. Bien qu'il fasse de nombreuses références à la mode, à divers produits que l'on peut retrouver dans les commerces, à la société de consommation en général ou même à la bande dessinée, son art ne fait pas dans le bonbon et le kitsch, mais parle beaucoup de décrépitude, d'appauvrissement de sens et même des écarts entre les classes sociales.

Souvent, ses œuvres énoncent un langage publicitaire qui est mis en déroute. C'est comme si, de but en blanc, le monde de la pub et du marketing s'était révolté ou avait été soumis à un sérum de vérité. Soudain, les slogans parlent avec candeur et honnêteté des produits qu'ils tentent habituellement de nous vendre à tout prix. Si nous pouvions faire en sorte qu'une telle chose se produise, imaginez ce que les slogans deviendraient et nous diraient sur les objets, de plus ou moins bonne qualité, que nous achetons...

Mais cela se passe chez Norvid. L'image d'un pain le désigne comme «À

moitié cuit». La représentation d'un ruban collant le définit comme étant «Pas très collant». Pas loin, une affiche nous dit que l'on se moque bien des clients. Vous y verrez une horloge dessinée, et une phrase qui vous prévient que l'on reviendra «Sooner or later», que l'on s'occupera de vous un de ces jours... Plus loin, un immense sac ressemblant à ceux du célèbre et très chic magasin londonien Harrods est devenu gigantesque, monstrueux (à l'image de nos désirs de consommation). Il a été transformé en sac «Horrid» («Horrible» en anglais). Juste à côté, un autre joli sac de carton que l'on donne aux acheteurs dans ces grands magasins, portant ici un slogan qui risque de ne pas être suivi par la clientèle bourgeoise... On peut y lire les mots «Wet your pants» («Mouillez votre pantalon») ! Installé sur un présentoir de plastique égratigné, ce sac devient encore plus trash et faussement chic.

Il y a chez Norvid une utilisation de la caricature qui ne manque pas d'intensité. Même dans ses immenses et impressionnants dessins, il y a toujours un ton très intimiste qui rajoute à l'intensité du commentaire et qui souligne l'appropriation personnelle que fait Norvid d'une imagerie commune. ▀

NICOLAS MAVRIKAKIS

Jusqu'au 16 décembre
À la Galerie Joyce Yahouda
Voir calendrier / **Arts visuels**

A VOIR SI VOUS AIMEZ

- Les artistes du pop art
- Les dessins de Massimo Guerrera

Delgado, Jérôme, « Fiction Pop », *La Presse*, dimanche 6 mars 2006

2. Médias sur internet

Christina Gunn, "Gorging on art at Montreals papier", *Canada art connect*, 21 avril 2011.

A large white tent at the corner of the Quartiers des Festivals was the place to be in the Montreal arts community this past weekend. [The Association des galeries d'art contemporain \(AGAC\)](#) hosted their fourth fair for contemporary art on paper under a great white tent, showcasing works by over 400 artists represented by 38 galleries from Montreal, Quebec, Ottawa and Toronto. For four days only the corner of Bleury and Maissoneuve was host to an artistic smorgasbord.



the great white tent

One enters first into the social area of the tent, inhabited by a long bar and several couches where art lovers read their catalogues and discuss the pieces they have seen and, perhaps, are considering purchasing. I entered this area in the middle of a hail storm, the buzz of the crowd mixing with the constant drumming of ice pellets on the tarp of the tent.

I made first one lap and then another. Each gallery had a booth in which to showcase their best and brightest. It quickly became clear not only that this was an excellent opportunity to fall in love with some new artists but also that contemporary art on paper was a classification that covered a lot of types of artwork.



Inside the tent and among the crowd

Véronique La Perrière M.'s work, hosted by Montreal's Galerie SAS, were among the fair's many lovely examples of drawings on paper. Amongst her dreamy, intriguing and even off putting charcoal drawings was a dimensional piece entitled *Waiting for the Owl*, a shadowbox wherein the drawings gained an additional dimension, cut out and mounted on a mini- theatrical stage.

There were many examples of drawings on paper, a medium that I relish. One of my favorite booths to see illustrative work, in particular, was hosted by Gallerie Yves Larouche. In particular I was drawn to Travis Louie's soft but highly detailed drawings of fantastical creatures.

Drawing of Ralph has the aesthetic of a turn of the century photographic portrait, its subject well dressed and uncomfortable in front of the camera, although in fact the portrait is graphite on paper and the figure is a somewhat ogre like creature, one of a series of works by the artist that mimic the appearance of daguerrotypes.

I was equally delighted to find that Art Mur, also of Montreal, was exhibiting Diana Thorneycroft's *Group of Seven Awkward Moments*. The well known Winnipeg artist created tableaus against the backdrop of famous works of art by the Group of Seven. Her darkly humourous and often bloody scenes contrast with the quintessential Canadian landscape, challenging the comfort of the Canadian identity and its icons through her brightly coloured photographs. The artwork at Papier 11 was not all to my taste, of course, but there was always something else to look at. This may be the great appeal of an art fair. Not only did I spot works by favorite and well known artists such as Shepard Fairey and Judy Chicago, but I was also introduced to many new artists that I had not encountered before, from Montreal staple Adrian Norvid with his billboard sized drawings (to be installed later this year at Place des Arts metro station) to Cathy Daley's charcoal dancing dervishes. Moreover, I was surrounded by art, artists and art lovers. Papier 11 was weeks worth of gallery hopping crammed into, for me, a single afternoon, and I loved it. Not only will I be following the oeuvres of the artists I enjoyed as the years go on, but I'll be back with a fresh appetite next year, ready to try the smorgasbord again.

See It

Adrian Norvid: Wrongo

GALERIE JOYCE YAHODA, MONTREAL FEB 25 TO MAR 27 2010



Adrian Norvid *Easy Peasy* 2009 Courtesy Galerie Joyce Yahouda

Adrian Norvid <I>Easy Peasy</I> 2009 Courtesy Galerie Joyce Yahouda

Cheesy slogans, corporate advertising, inappropriate language and "Handelian excess" might describe some of the antics to take place at art-world society events and fundraising parties this spring. But they are also some of the hallmarks of artist [Adrian Norvid](#)'s most recent collection of drawings, sculptures and paper constructions gathered together for "Wrongo," a solo show currently on at Montreal's [Galerie Joyce Yahouda](#). Framed as the remnants of a fictive "Wrongo Ball and Slap Up Supper," Norvid's large-scale drawings of old-fashioned music impresarios and ads for consumer products, as well as his sculptures of oversized milk cartons, read as 21st century [exquisite corpse](#) exercises that recombine plays on words and suggestive rhymes to point to the unnerving ubiquity of advertising imagery and slogans. Known for his tongue-in-cheek sense of humour and painstaking attention to detail, Norvid's newest installation harks back to the artist's creation for the 2008 [Quebec Triennial](#), which featured [a life-sized black-and-white recreation of an upright piano constructed entirely out of paper and decorated with intricate pen-and-ink drawings replicating its wood-grain patterns](#). Much like his triennial installation, "Wrongo" takes a resolutely DIY approach and transports us into Norvid's wacky parallel universe, where the best party is often the one you create for yourself. (372 rue Ste-Catherine O #516, Montreal QC)

- www.joyceyahoudagallery.com

“Adrian Norvid: Wrongo”, *Canadian Art online*, 11 mars 2010



Adrian Norvid *Wrongo* 2009 Courtesy Galerie Joyce Yahouda



Adrian Norvid *Get Stuffed* 2009 Courtesy Galerie Joyce Yahouda

[Subscribe to Canadian Art today and save 30% off the newstand price.](#)

RELATED STORIES

David Elliott: Magic in a Box

Montreal painter David Elliott has been working for years on the possibilities of paint. In a new series mixing boxes with flat imagery, he seems to have hit his stride; two recent exhibitions prove him as one of the more interesting painters working today.

L'exposition Papier 10 a lieu dans l'édifice Black Watch du Régiment royal écossais, rue de Bleury.



Photo: Ivanoh Demers, *La Presse*

Jocelyne Lepage

La Presse

Les galeries d'art contemporain sont prêtes à tout pour vous convertir à leur cause, même à faire intervenir l'armée. Elles font du camping ce week-end dans l'édifice Black Watch du Régiment royal écossais, rue de Bleury. Une rare occasion de découvrir, gratuitement, l'un et l'autre, l'art contemporain et le Black Watch.

Depuis 25 ans, l'Association des galeries d'art contemporain concocte des plans pour élargir son public et sa clientèle. Il y a eu des foires d'art à la Place Bonaventure dans les années 80 et 90, puis des événements plus ciblés par la suite.

En 2008 et 2009, les galeries se sont installées pour un week-end au Westmount Square en optant pour une formule: que des oeuvres sur papier. Cela s'est appelé *Papier 08*, *Papier 09*. Dans cet édifice conçu par Mies van der Rohe, grand architecte de la modernité, on souhaitait se faire voir par la clientèle aisée de l'ouest de l'île. Ce fut fait. Mais il fallait élargir encore plus. L'Association a donc loué les espaces du Black Watch, fait construire des murs temporaires dans le hall d'entrée qui sert de gymnase aux soldats, installé ses pénates administratives dans le mess des officiers et obtenu les services de trois soldats pour la surveillance, dont un en kilt traditionnel, explique le directeur de l'Association, Jean-François Bélisle.

«L'entrée est libre, poursuit le jeune homme. Et le catalogue est gratuit. Il est inspiré des audioguides des musées. Les visiteurs ont droit à une visite guidée par des étudiants en arts des quatre universités. Chaque numéro du catalogue correspond à une oeuvre exposée dans les kiosques.» C'est dans cette ambiance militaire et conservatrice qu'on devait installer hier quelque 27 kiosques et accrocher plus de 200 oeuvres dont la valeur se situe entre 100 \$ et 15 000 \$. Au moment de notre passage, jeudi matin, on commençait l'installation. Rhéal Lanthier, de la galerie Art mûr, était l'un des premiers sur place. «Ce genre d'événement permet d'établir des premiers contacts, dit-il, mais il attire aussi les gens du milieu. Cela crée une synergie. Et peu de gens connaissent l'édifice Black Watch, ça pique la curiosité.» Rappelons que le Black Watch s'est fait connaître dans les années 60 à la suite de l'explosion d'une bombe du FLQ dans ses locaux.

La galeriste Joyce Yahouda y va, elle, pour se faire de nouveaux amis de l'art, dit-elle, mais aussi pour le plaisir. Hier matin, on pouvait y voir Adrian Norvid, artiste québécois d'origine britannique, installer son faux éclairage et monter sa pinte de lait d'un mètre de haut sur laquelle il a écrit quelques phrases aussi drôles que cochonnes... Robert Poulin, d'Espace Poulin et du collectif de collectionneurs La peau de l'ours, était là lui aussi pour partager avec le public sa nouvelle passion pour l'art «trash». Au sortir de votre visite, peut-être vous retrouverez-vous avec deux catalogues: celui, bilingue, de *Papier 10*, et celui, en anglais seulement, du Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada, le *Canada's Red Hackle, Issue No. 014*.

Papier 10, au 2067, rue de Bleury. Ouvert vendredi de 11 h à 21 h, vernissage public de 18 h à 21 h; samedi, de 11 h à 20 h; dimanche, de 11 h à 18 h. Entrée libre. Le musée Black Watch sera ouvert au moins vendredi soir.

The inaugural Québec Triennial, one of the most ambitious exhibitions ever of contemporary art from the province, aims to present a group portrait of its current artistic scene. The resulting exhibition, curated with panache by Josée Bélisle, Paulette Gagnon, Mark Lanctôt and Pierre Landry, is authoritative without being didactic, exceptional in parts, weak in others.

The exhibition's title, *Nothing Is Lost, Nothing Is Created, Everything Is Transformed*, refers to a quote by eighteenth-century chemist Antoine Lavoisier. Optimistically suggesting a cross-generational regeneration of artistic energy, the exhibition's guiding principle is viewed more precisely by Landry as a questioning of artistic frameworks that simultaneously sheds light on and challenges their origins. This tendency plays out most notably in the viewer's space vis-à-vis the artwork. Opening the show is *Tournis* (2008), a disorienting video by Gwenaël Bélanger in which the camera spins from its tripod. Suddenly plates of mirrored glass hit the concrete floor in a continuous sequence, smashing deafeningly around the camera/ viewer in a stunning display. Manon De Pauw's elegant video *Fantasmagorie Lumineuse* (2008) is projected onto a white screen hung in front of a larger screen, casting its shadow and allowing for a visual dance between the two surfaces, upon which a hand carries out simple acts. The moving of elastic bands across the space, for instance, speaks to an awareness of artistic constraints and the need to reconsider one's limits. Also bridging spaces is Adad Hannah's *Two Mirrors* (2008), a *tableau vivant* that negotiates between Velázquez's *Las Meninas* (1656) and today through the use of a mirror, twins and a video camera. The video is smartly shown alongside a production still that moves the viewer's space back one level further to the film set itself.

Other works assess the mythological, as evidenced by Patrick Coutu's sculpture *Fiche 1* (2008). The poetic, coral-like growths overtaken by a network of waxy cables reveal the limitations of human thought. More majestic are two excellent works by sculptor David Altmejd. Best known for his mirrored pavilion at the 2007 Venice Biennale, Altmejd presents two towers side by side, one a gargantuan fur-clad creature whose insides have been carved out into miniature Escher-like staircases; the other a mirrored monolith embedded with tiny vitrines holding quail's eggs, itself cracked in parts as if to suggest a shell.

Adrian Norvid riffs on the fragile with a lifesize paper organ covered with hilarious self-referential puns, inked in vintage comic book style. The title, *Very, Very Shaky* (2008), says it all. Two artists in the show work at the intersection of photography and film: David Ross's exceptionally long exposures unite the fragile and the photographic by capturing time and light in art storage spaces over the course of a week, while Bettina Hoffmann's mesmerising films and still photographs use isolated tracking shots to record the same frozen scene from different perspectives. Hoffmann's camera draws the viewer's gaze intimately inwards, Bélanger's forces the gaze rudely out. Appropriately, these works function as brackets to a show in which self-reflection and a search – for authenticity, for value, for status – are the dominant themes.

3. Blogues

Countessdiaries, « Horny Corny Unicorny (and other works of art) », 26 avril 2010.

Last weekend I checked out Papier 10, a contemporary art fair. Toutes les galeries montrealaises reunies dans un meme lieu – genial. Vraiment un buffet d’art contemporain.



Sachez que je ne connais pas l’art contemporain. J’ai pris un cours en histoire de l’art il y a 15 ans, alors vous en savez autant que moi. Ma collection d’art consiste en une peinture acquise il y a 2 ans, d’un peintre canadien qui s’appelle Sylvain Louis Seize (<http://www.debellefeuille.com/louis-seize.html>), que mon pere a deteste instantanement, car a son avis, “l’art devrait repousser les limites – et ca, c’est de l’art paresseux .” Je l’ai donc achete, surement pour repousser ses limites (love you Dad).

Et puis il y a le chef-d’oeuvre que j’ai achete en jamaïque il y a au moins 12 ans, d’un peintre cubain. I thought I was being avant-garde, buying this angel half-escaped from the canvas, painted in rough strokes of grey, mauve and yellow. Wow, it even sounds bad. It used to hang in my living room, where it so offended my grandmother that I ended up hiding it in my home office, because every time she saw it, she’d look horrified and demand that I explain what I found attractive about it.



The thing is, she’s a bloody good sculptor and has a great eye for beauty, and as my brain is no longer addled by the Jamaican sun (and I swear it was only Jamaican *sun*), I suspect she’s right. It looks like something that you’d find hanging in a pimp’s bedroom. What think – vomitous? (Below is my beloved and outspoken Abwe)



So it is with these impressive credentials that I offer you my likes and dislikes from the Papier 10 art fair, below:

Countessdiaries, « Horny Corny Unicorny (and other works of art) », 26 avril 2010.



<http://www.alanariley.com/>

<http://www.joyceyahoudagallery.com/>

This is by Alana Riley at Joyce Yahouda's gallery. She asked her subjects to share their visions of paradise, then had a set painter create that background for the subject to pose in. This guy is in his very own paradise, but wears an expression somewhere between boredom and I've-just-had-a-root-canal-and-my-mouth-is-frozen. And yet he made the effort to wear a funky shirt. I love Alana's sense of humor. She'll be exhibiting these full-size in a Shanghai shopping centre in the near future.

What's your idea of paradise?



Meet the Horny Corny Unicorny by Adrian Norvid. Tres britannique, tres sec, mais en meme temps, leger. This piece was sold at the fair, because frankly, who can resist a horny unicorn hanging in their living roomy?



Here's his ode to McDonald's – i'm not lovin' it – definitely a piece Justin Timberlake should own. It's accessible, it's bright, it's pop culture popping all over the walls.



This is his "Not Too Bright" mobile. Simple, I know. But it makes me smile, and even my 6 year old gets it.

UN SHOW DE MOT'ARTS .net

<http://www.unshowdemotarts.net/?p=1211>

Par Éloi Desjardins

L'exposition *Wrongo* d'**Adrian Norvid** se termine ce weekend à la **Galerie Joyce Yahouda**. Son titre est une expression populaire qui signifie se tromper quand l'on croit avoir totalement raison. Il incarne bien l'univers décadent, juvénile, mais à la fois très poétique de l'artiste.



Sur les murs de la galerie du Belgo, on y retrouve uniquement du dessin. Des petits encadrés, des murales qui recouvrent les parois ainsi que des sculptures crayonnées. Sur les œuvres, on peut voir des personnages que l'on croirait sortis de bandes dessinées. On peut aussi y lire des mots, des phrases et des noms de marques qui ont été détournés.



A ma connaissance, l'artiste travaille seulement avec crayon et papier. Ces simples outils lui permettent de réaliser des œuvres aussi complexes que drôles. Je n'ai pas assez d'espace pour décrire tous les fous rires que j'ai eus en observant le travail de **Norvid**.

Jusqu'au 27 mars, 372 rue Sainte-Catherine Ouest espace 516, www.joyceyahoudagallery.com. Image 1 : photo Simon Bilodeau. Image 2 : "Caramels Go to Hell" (2009) . Les images furent réalisées avec l'aimable permission de la galerie Joyce Yahouda.

Secret Agent Norvid At it Again...

by Kit Malo

March 1st, 2010

Inside the Frozen Mammoth

<http://www.thefrozenmammoth.com/tag/the-joyce-yahouda-gallery/>



I swear that my love of [Adrian Norvid's](#) work is not only based in an appreciation for humour that resides in the ridiculous (e.g. the “spit it out” & “suck it up” milk container duo as seen above, *Art Pop 2009*). Although, to be honest, this element of his practice definitely endears me to it eternally, being a resident of Ridiculous myself.

Yet Norvid manages to always go beyond the instant pun or play-on-words with an almost mystical ability to imbue his drawings, sculptures and objects with a deeper sense of loss, of lamentation and of joy. And I am not being trite here, I truly mean that. Picture your uncle, the one you only ever saw during family vacations. The fellow whose face only comes to mind with the help of old photographs. Who always made you feel at home, smuggling warm candies from his pockets into greedy, grubby hands. With that way of shouting ironic phrases at adults that seemed like hilarious jokes for the kids.

At the time, he was just Crazy (re: amazing, awe-inspiring) Uncle Charley. Now, looking back on those moments, you see that he carried with him an incredible sadness and joy for life that likely few felt as deeply.

Adrian Norvid's work is Crazy Uncle Charley, as art. For me, anyway.

I strongly recommend you go and find out if you feel similar. Norvid's got a new exhibition up (the opening was early on the night of Nuit Blanche) at [the Joyce Yahouda gallery](#). I always find her programming interesting, and it's high time you went back to the Belgo sans enough-people-to-create-a-giant-finnish-sauna-in-the-hallway, n'est pas?

His latest show, *Wrongo*, is a:

burgeoning collection of epic, large format drawings, massed hangings of smaller, poster-like works, rangy paper constructions and laconic found objects...

It runs until the 27th of March. It is ripe with themes of inappropriate behaviour. Take a date and do something nasty in the gallery while it's up already. You have a month to find someone suitable.

AKIMBLOG

Montreal

posted by Stacey DeWolfe - December 13, 2006



Adrian Norvid, *Perfectly Horrid and the Woodie Hoodie*, 2006, installation view

Another charming show which also wraps this week at the **Joyce Yahouda Gallery** (but opens again in the new year at Jessica Bradley Art and Projects in Toronto, and later, at the Musée de Joliette) is **Adrian Norvid's** new work, *Perfectly Horrid and the Woodie Hoodie*. Paying homage to the “pantheon of losers, miscreants, rejects, and characters from whom not much is expected,” the paintings and sculptures in this collection are quite provocative and thematically rich despite their gentle humour and comic-book style. Avoiding cleverness and cliché, Norvid investigates the “lingering remnants of defunct dreams” held by his generation of slackers and nogoodniks, while at the same time (and perhaps accidentally) making a compelling statement about the most recent generation to arrive at the proverbial hill. I was particularly taken with *To the Speaker Repair Shop (Another Bloody Saga)* – a large scale drawing of a couple who have fled to the woods to escape the hang-ups and accoutrement of the modern world. It includes, among other themes and iconography, an ode to my favorite Swedish treat, the illustrious *knacke brott*, in all its many delicious forms.